

Anarchisme et antispécisme

Une première remarque introductive. Je voudrais souligner les nombreux points positifs de l'anti-spécisme. Pas en soi bien sûr, dans le ciel éternel de ce qui est bien et de ce qui est mal, mais d'un point de vue anarchiste, c'est à dire, pour être plus précis, de l'anarchisme tel qu'il me semble le comprendre.

J'en signalerai deux principaux :

1) Le refus de la distinction arbitraire entre l'être humain et les autres êtres vivants tout d'abord; le refus de l'opposition radicale entre une "nature" humaine (d'essence différente) et les autres êtres de la nature. Cette distinction est lourde d'immenses conséquences pour l'être humain lui-même; des conséquences dramatiques. Elle est une des causes essentielles de toutes les formes de domination que combat l'anarchisme. Elle est liée à Dieu et à la transcendance; y compris à cette transcendance particulière, soi-disant athée, où l'être humain se fait Dieu, s'approprie, pour son propre malheur, les illusions despotiques de la puissance divine.

Pour l'anarchisme, comme pour l'anti-spécisme me semble-t-il, l'être humain est au milieu du monde. Il n'est qu'une partie du monde, au milieu des autres êtres vivants. Et c'est la nature du rapport qu'il entretient avec le monde et avec les autres êtres vivants qui définit ce qu'il est, ce qui le constitue comme être humain. L'anarchisme refuse tout dualisme et toute transcendance. L'anarchisme est un monisme radical, un immanentisme radical. Et, sur ce point, il ne peut être qu'en accord avec le refus anti-spéciste de faire de l'être humain un être distinct et supérieur, qui aurait des droits transcendants sur les autres êtres de la nature.

2) Second aspect positif de l'anti-spécisme, plus empirique et immédiat: la mise à jour et la dénonciation du fonctionnement hypocrite et schizophrénique de la société. D'un côté, on a la violence administrative et bureaucratique des savants avec les animaux de laboratoire, la violence industrielle des abattoirs; et, de l'autre côté le brave consommateur heureux d'être soigné et de trouver son steak dans son assiette, sans avoir jamais à se poser la moindre question sur la façon dont il y est arrivé.

Ce fonctionnement schizophrénique de la société, que les anti-spécistes s'acharnent à mettre à jour, ne concerne pas la seule question des animaux. On le retrouve sur le terrain de l'école, de l'industrie, de la justice, de la sexualité, de la politique, de la médecine, de la police bien sûr, mais aussi des vies les plus individuelles; avec d'un côté une scène publique, souriante et humaniste, pleine de grands principes et de bons sentiments, où chacun est censé être l'égal et le frère de l'autre; et, d'un autre côté des coulisses sordides et féroces, soigneusement cachées et cloisonnées, qui assurent le fonctionnement de la machine. C'est cette hypocrisie et cette schizophrénie qui autorisent les pires effets d'une société fondée sur la domination. C'est ce fonctionnement qui a contribué à rendre possible les pires horreurs de ce siècle, du stalinisme au nazisme, des millions de morts du communisme au génocide de la dernière guerre mondiale.

En s'attachant à la question des animaux, des autres espèces vivantes, et à la façon dont l'être humain les traite, l'anti-spécisme contribue donc, d'un point de vue particulier, à développer une critique et des préoccupations qui ne peuvent qu'entrer en écho avec la lutte libertaire.

Mais d'un point de vue libertaire, il me semble que l'on peut pourtant faire

de nombreuses et graves objections à l'anti-spécisme. J'en signalerais quatre principales.

1) Première objection un peu terre à terre. Comme chacun le sait ou devrait le savoir, le mouvement libertaire se réclame de l'anarchie. Et parce qu'il se réclame de l'anarchie, y compris au sens le plus courant et, apparemment, le plus péjoratif de ce mot, le mouvement libertaire est constitué par une multiplicité de points de vue et de formes de lutte. Ces points de vue ou ces formes de lutte peuvent être contradictoires, antinomiques disait Proudhon, ils sont tous nécessaires à l'existence du mouvement libertaire. Chacun d'entre eux a besoin des autres pour être libertaire. Il cesse de l'être dès le moment où il prétend être le point de vue unique ou principal; qui demande que les autres se plient à ses exigences. Dans ce cas, il se transforme en idée unique, en idée fixe, au sens premier de cette expression, en "idéomanie" disait Proudhon.

Historiquement, le mouvement libertaire n'a pas échappé à cette transformation négative de ses composantes en idée fixe. On pourrait donner de nombreux exemples: l'individualisme par exemple, sourd et aveugle à toutes formes de lutte collective; le syndicalisme étroitement replié sur la lutte corporative ou encore le pacifisme, indifférent à toute autre considération, sourd et aveugle lui aussi et qui a conduit certains, sans même qu'ils s'en rendent compte, tout à leur idée, à collaborer avec le nazisme, à accepter la pire des dominations.

De par son fonctionnement, l'efficacité provocatrice de ses positions, je ne suis pas sûr que l'anti-spécisme n'ait pas tendance lui aussi à se transformer en idéomanie; en idée fixe et sectaire, prétendant absorber la totalité des luttes possibles ou, pire, à rejeter tous les autres points de vue qui ne se reconnaissent pas dans ses objectifs et ses priorités.

Si j'ai bien compris, un certain nombre d'anti-spécistes estiment faire partie du mouvement libertaire et demandent à ne plus être seulement tolérés, à être pleinement reconnus, en tant que tels, par les autres composantes du mouvement libertaire.

Est-ce que pour leur part ils sont prêts à reconnaître l'existence de points de vue contradictoires avec le leur; des points de vue qui se situent sur d'autres plans de réalité, qui estiment que la question des animaux est secondaire par exemple ou qu'il n'est ni nécessaire ni même souhaitable d'arrêter de manger de la viande?

2) La seconde objection porte sur la dimension plus explicitement politique de l'anti-spécisme. L'anti-spécisme parle de "libération animale", de luttes et de mouvement de libération animale. C'est le titre d'une brochure de Singer; c'est la conclusion de la plate-forme qui forme la quatrième de couverture des Cahiers anti-spécistes; la formule a été reprise solennellement dans la motion élaborée l'année dernière à la seconde rencontre "intergalactique", dans une sous-commission intitulée "spécisme et libération animale", et où il est dit que "le mouvement de libération animale doit se renforcer pour lutter contre le monstre du néolibéralisme".

Cette expression politique de l'anti-spécisme est intéressante, car elle reprend à son compte un vocabulaire et des schémas de pensées qui ont servi ailleurs, dans d'autres luttes, d'autres mouvements; les luttes et les mouvements de libération nationale, les luttes de libération ouvrière et le mouvement ouvrier, les luttes de libération des femmes et le mouvement des femmes par exemple.

C'est sans doute ici que l'anti-spécisme est apparemment le plus proche de l'ensemble des composantes du mouvement libertaire. Mais c'est également ici qu'il suscite une grave objection; que l'on pourrait formuler ainsi.

L'anarchisme se réclame de la libération, des luttes de libération, de toutes les luttes de libération, aussi différentes qu'elles puissent être, mais à une condition, que cette libération soit l'oeuvre des intéressés eux-mêmes, de ceux qui ont besoin de se libérer. C'est un des points importants de l'anarchisme: l'action directe, le refus de tout représentant, de toute représentation prétendant parler au nom des autres, agir pour les autres, dans l'intérêt des autres.

C'est pour cela que, d'un point de vue libertaire, parler de libération ani-



male pose un problème évident. Comment les animaux peuvent-ils se libérer eux-mêmes? Je ne pose pas cette question pour embêter les anti-spécistes ou dévaloriser l'objet de leur action, mais pour soulever le problème de la signification des schémas de pensée qu'ils utilisent et de leurs effets. Qu'ils le veuillent ou non, les anti-spécistes ne peuvent pas s'empêcher de se situer en tant que "représentants" des animaux, en "représentants" de la cause animale, et de tirer profit de cette "représentation". Or l'anarchisme récuse toute représentation, tout représentant. Il y a là un problème qui n'est pas seulement un problème de mots; qui implique des manières d'être et de fonctionner et qui explique sans doute en partie l'hostilité dont les anti-spécistes font souvent l'objet dans le mouvement libertaire. Les animaux ne sont ni des esclaves, ni des femmes, ni des prolétaires, ni des minorités nationales opprimées. Ce qui les distingue n'est pas une différence de nature, transcendante, le fait qu'ils n'aient pas d'âme par exemple. Du point de vue anarchiste c'est une différence pratique, immédiate, concrète. Les minorités nationales, les femmes, les chômeurs, les ouvriers peuvent se battre et s'organiser eux-mêmes, directement, sans intermédiaires et sans représentants, développer eux-mêmes leur propre point de vue, le confronter à d'autres. Les animaux ne le peuvent pas. Et la question des rapports qui les lient à nous doit être posée dans d'autres termes, d'une

autre façon, sauf à exposer les anti-spécistes au refus justifié des anarchistes vis-à-vis de tous les représentants, vis-à-vis de ceux qui parlent au nom des autres.

3) Ma troisième objection est en partie la conséquence de la seconde. Puisque les animaux ne parlent pas et que l'anti-spécisme est un mouvement uniquement humain, les anti-spécistes pourraient se contenter de parler d'eux-mêmes, de dire pourquoi la cause animale est si importante pour eux, ce qu'ils éprouvent et pourquoi ils l'éprouvent. Mais l'anti-spécisme, comme courant idéologique, ne se contente pas de cette prise de position subjective, la seule qui, selon moi, se justifie d'un point de vue libertaire.

Il ne renonce pas à la possibilité d'élaborer un point de vue général qui donnerait la parole aux animaux, où les animaux auraient des droits, un statut reconnu, au même titre que les humains, à égalité. Comme ce point de vue général ne peut pas naître de la confrontation pratique de l'ensemble des intéressés et, plus précisément encore, des plus intéressés des intéressés, les animaux eux-mêmes, les anti-spécistes sont obligés de faire appel à un tiers, à un point de vue tiers, un point de vue "universel", unique et surplombant donc, objectif et transcendant; une sorte de juge de paix ou de comité d'éthique, extérieur aux subjectivités humaines comme aux subjectivités animales, mais capable, objective-

ment donc, de dire ou de mesurer ce qu'elles ressentent et, en fonction de cette mesure, de dire l'égalité de leurs droits.

Ce tiers ou ce juge de paix c'est l'utilitarisme. Je ne veux pas discuter ici de l'utilitarisme. Il exigerait tout un débat que l'on pourrait organiser une autre fois. Il me semble seulement que dans son utilisation par l'anti-spécisme, pour justifier son combat en faveur des animaux, l'utilitarisme occupe très précisément la position d'une instance transcendante, sous un triple aspect: 1) d'une morale (je dois tenir compte de la souffrance des autres, d'une souffrance que je n'éprouve pas); 2) d'une science objective (je dois être capable de déterminer objectivement qui souffre et avec quelle intensité); 3) d'une casuistique ou d'une économie politique de la morale (je dois être capable de sans cesse calculer avec précision la meilleure affectation de mes actes et de mes ressources dans le cadre d'un marché général du bonheur et de la souffrance).

Là, il me semble qu'il y a de nouveau un point de divergence essentiel avec l'anarchisme. L'anarchisme ce n'est pas seulement l'affirmation d'une multitude de points de vue, forcément hétérogènes et souvent contradictoires; ce n'est pas seulement l'action directe, le refus de tout représentant et de toute représentation, c'est aussi le refus de toute transcendance, de tout point de vue extérieur ou surplombant, prétendant à l'universel, prétendant guider le jugement, le raisonnement et les actes de chacun. Dans leur façon d'utiliser l'utilitarisme les anti-spécistes sont forcément conduits à faire appel à la transcendance, à la référence à une loi, une morale et une raison extérieures à eux; une référence que l'anarchisme refuse radicalement.

4) J'en arrive enfin à ma dernière objection. Apparemment, elle est plus philosophique; mais il me semble qu'elle permet aussi de comprendre à la fois la violence et la pauvreté des débats autour de l'anti-spécisme. J'ai dit au début ce que je trouvais positif dans l'anti-spécisme, d'un point de vue anarchiste; en particulier son refus de la séparation arbitraire entre l'être humain et les autres êtres

vivants. C'est pourtant sur ce point que j'ai une objection à faire; l'objection la plus grave pour moi.

Un des grands intérêts de l'anti-spécisme, d'un point de vue anarchiste toujours, c'est de remettre en cause et de déstabiliser ce qu'il est convenu d'appeler l'"humanisme", ce mélange de valeurs et de droits hérités du christianisme qui, de la propriété à l'âme ou à l'esprit, en passant par l'Etat et la morale, servent de masques et de fondements à l'ensemble des rapports de domination et d'exploitation. Mais, comme le remarque Philippe Moulhéric dans un texte du dernier numéro de *Pour l'Egalité Animale*, il me semble que l'anti-spécisme théorique en fait à la fois trop et pas assez dans sa critique de l'humanisme; trop en surface et pas assez sur le fond.

En mettant en évidence la barbarie bon enfant, indifférente et soi-disant naturelle des rapports qui lient les être humains aux animaux, l'anti-spécisme ouvre effectivement la possibilité de penser autrement le monde qui est le nôtre et donc d'inventer des rapports radicalement nouveaux. Mais pour cela il faudrait que l'anti-spécisme renonce aux limites magiques de l'humanisme, à la prégnance et donc à la facilité de ses représentations. Il faudrait qu'il renonce à des représentations traditionnelles qui font des êtres humains des sujets à part, clos sur eux-mêmes, dotés de pouvoirs, d'intérêts et de droits, seulement soucieux de déterminer, dans le monde qui les entoure, ce qu'ils ont ou non le droit de s'approprier, qui mérite le statut de "sujet", digne d'"intérêt", au double sens de cette expression.

Comme le remarque l'article de Philippe Moulhéric, l'anti-spécisme ne renonce pas à l'humanisme. Il se contente de l'étendre à certains non humains. D'où le scandale et la colère qu'ils ne manquent pas de provoquer, y compris dans le mouvement libertaire. D'où l'absurdité des discussions que provoquent ce scandale et cette colère. Après que les prérogatives divines et sacrées du mâle blanc occidental aient été étendues aux hommes de couleurs, puis aux femmes et aux enfants, les anti-spécistes donnent l'impression de vouloir les étendre aux animaux, sous le triple patronage du droit, de la morale

et de la science. L'anti-spécisme ne détruit pas les limites et les schémas de pensée qui, pour l'anarchisme, sont au fondement des rapports de domination et d'exploitation. Il se contente de les appliquer à un certain nombre d'autres espèces vivantes, en provoquant inévitablement un énorme scandale. Ce scandale pourrait être bénéfique s'il se contentait de montrer l'absurdité de l'humanisme et s'il proposait une autre vision du monde. Mais les anti-spécistes s'arrêtent en chemin. Sur le terrain idéologique, il se contente de ce scandale et de cette absurdité. Ils se contentent de jouir, non parfois sans un certain masochisme, du plaisir que leur donnent la colère et l'impuissance logique de leurs contradicteurs. Philippe Moulhéric a une formule assez juste lorsqu'à propos des graves incidents survenus en Espagne l'été dernier, il décrit les anti-spécistes agressés comme des "chrétiens dans l'arène protestant de leur fidélité à l'empire".

Comment détruire l'empire? telle est la question libérale à laquelle il me semble que les anti-spécistes ne répondent pas. Ça tient sûrement à un grand nombre de raisons. Pour ma part, et pour conclure j'en indiquerais une qui me semble importante: les références théoriques dont se réclame l'anti-spécisme, et plus spécialement cette forme particulièrement résistante d'humanisme que constitue l'utilitarisme. Et il me semble que l'on ne peut que regretter de voir les anti-spécistes négliger d'autres approches théoriques, les approches anarchistes par exemple, seules capables selon moi, et contrairement à l'utilitarisme, 1) de remettre radicalement en cause l'ordre du monde tel qu'il est; 2) de donner sens à la radicalité possible de la lutte anti-spéciste; 3) et, plus accessoirement, de faciliter ses relations avec l'ensemble des composantes du mouvement libertaire.

Daniel Colson, mai 1998.